

Archives et Souvenirs familiaux

**Nos hommes
dans la tourmente
du XX^{ème} siècle**

Patrice de LARRARD

Novembre 2015





Nos hommes dans la tourmente du XX^{ème} siècle



Juan les Pins 1957, de gauche à droite : Catherine, ma Kyky, moi, le Boss, Olivier

Patrice de Larrard, 2015





Cet opuscule est uniquement à usage familial et ne peut être vendu



Nos hommes dans la tourmente du XXème siècle

Le XXème siècle est celui des deux guerres mondiales et ceux dont nous parlerons ont vécu ces deux conflits. Ils n'y sont pas morts mais les événements les ont déplacés et les ont mêlés aux débats politiques qui devenaient alors de plus en plus agressifs. La France était à peu près unanime lors de la déclaration de guerre de 1914 mais la longueur et la violence des combats, la crise des années trente et la défaite de 1940 ont profondément aigri les opinions. C'est dans ce cadre que «nos hommes» ont vécu.

Tous sont nés au XIXème siècle finissant et j'en ai connu deux personnellement. Ils appartiennent à mon milieu familial mais cette fois-ci, celui du sud-ouest est seul face à deux parisiens et un breton. De même, j'ai choisi des métiers différents : un officier de la marine nationale devenu écrivain, un capitaine au long cours, un courtier d'assurance et un préfet.

Par rapport à mes livraisons antérieures, je suis plus près de «La

famille des autres » que d' « Histoire de femmes ». En effet, si je suis plus bref sur leur famille, je me suis concentré sur leur vie pendant le XXème siècle. Par rapport à « Histoire de femmes », j'ai traité un échantillon beaucoup plus restreint.

La lecture quotidienne du journal instille dans nos cerveaux qu'après une longue phase de paix, nous pourrions connaître des événements plus violents... l'histoire de ces hommes proches de nous qui ont vécu dans un monde dangereux peut nous inciter à réfléchir à l'environnement qui se dessine. Comme toujours, l'histoire ne se répète pas mais le récit de la vie de ces hommes peut être une opportunité pour supputer notre avenir.

Voici «nos guides» dans l'ordre chronologique de leur naissance :

- Paul Chack est né le 12 février 1876 à Paris.
- André du Breil de Pontbriand est né par hasard le 2 mai 1884 à Paris de parents habitant à Saint Briec.
- Georges de Chilly est né en 1888 à Paris.
- Jean Marie Chaigneau est né à Saint Vivien en Gironde le 24 juin 1895.

Paul Chack

Paul est né à Paris d'une artiste lyrique qui se faisait appeler Scalini, son nom de scène. Cette jeune fille se fit rapidement remarquer dès 1873 (elle avait 21 ans) en courant les théâtres après qu'Arnoldi lui eut appris le chant : Bouffes Parisiennes, Menus Plaisirs, Théâtre Lyrique, Folies Dramatiques, Le Chatelet... mais son succès déclina en 1884 et elle se tourna alors vers les œuvres, occupant le poste de trésorière, puis de présidente de l'Orphelinat des arts, ce qui lui valut la Légion d'honneur et les Palmes de l'instruction publique. Le père aurait été le comte de Fingall, lord irlandais catholique ; ce n'est pas un hasard si en 1926 elle habitait la « Villa Irlandaise » au Vésinet. Finalement le nom de Chack n'était que celui de son grand-père, le père de notre chanteuse, Jules François Chack, parfumeur au faubourg Poissonnière. Paul avait une sœur aînée, Madeleine, qui prit la suite de sa mère comme trésorière de l'orphelinat.

Paul a réussi le concours de Navale et est sorti plutôt en queue, 67^{ème}. Il est enseigne de vaisseau le 1er janvier 1897 et occupe des responsabilités mineures, mais cela ne dure pas et en 1901, il est en second sur l'avis La Mouette en stationnement à Istanbul, ce qui lui permet de récolter quelques décorations exotiques (chevalier de l'ordre du Medjidé, médaille de Liakat), mais l'année suivante, il passe aux choses sérieuses à l'école des officiers torpilleurs sur l'Algérisas et ensuite comme professeur adjoint des apprentis torpilleurs sur le Magenta.

En 1905, il est au service hydrographique de la marine à Paris et en profite pour épouser la veuve d'un

capitaine de frégate, Augustine Marguerite Royer, qui lui donnera une fille, Colette Chack dont nous reparlerons.

Le 10 mai 1906, il est nommé lieutenant de vaisseau, grade qui lui donne accès à un premier commandement, en l'occurrence le sous-marin Le Grondin. En 1904 la France décida de lancer une série de petits bâtiments expérimentaux que les professionnels appelèrent « les fritures ». Tout est dit dans un petit dialogue entre le nouveau commandant et le second quand il découvrit la bête à Toulon :

- Où mettez-vous les hommes ? (11 hommes dans une embarcation de 24m de long et 2,3 mètres de large).
- Vous allez voir, commandant, lui répond l'officier sûr de son affaire.
- En somme, quand chacun est à son poste, nul ne peut s'en éloigner.
- Pour l'équilibre du navire en plongée, c'est infiniment préférable.
- Diable, le bateau doit être quelque peu volage.
- Certes, commandant, mais vous verrez, avec les gars que nous avons, on en fait ce qu'on veut.

Mais il n'y avait pas que l'exiguïté de l'engin, il y avait aussi le carburant, le benzol qui émettait des vapeurs capables d'endormir l'équipage comme le commandant Chack put le constater dans la rade de Toulon alors qu'il était dans le kiosque en plein air et ne percevait plus aucune réaction du sous-marin. Voici ce qu'en dit le commandant : « Ce moteur à benzol était, qu'on me passe le mot, une rigolade. Moteur d'auto 4 cylindres, 80 chevaux, modèle 1898. A bord on l'appelait le bourricot, et c'était une bête à chagrin. Au vrai mon moteur à moi, celui du



Grondin, était le seul à tenir le coup. Les sept autres avaient renoncé ».

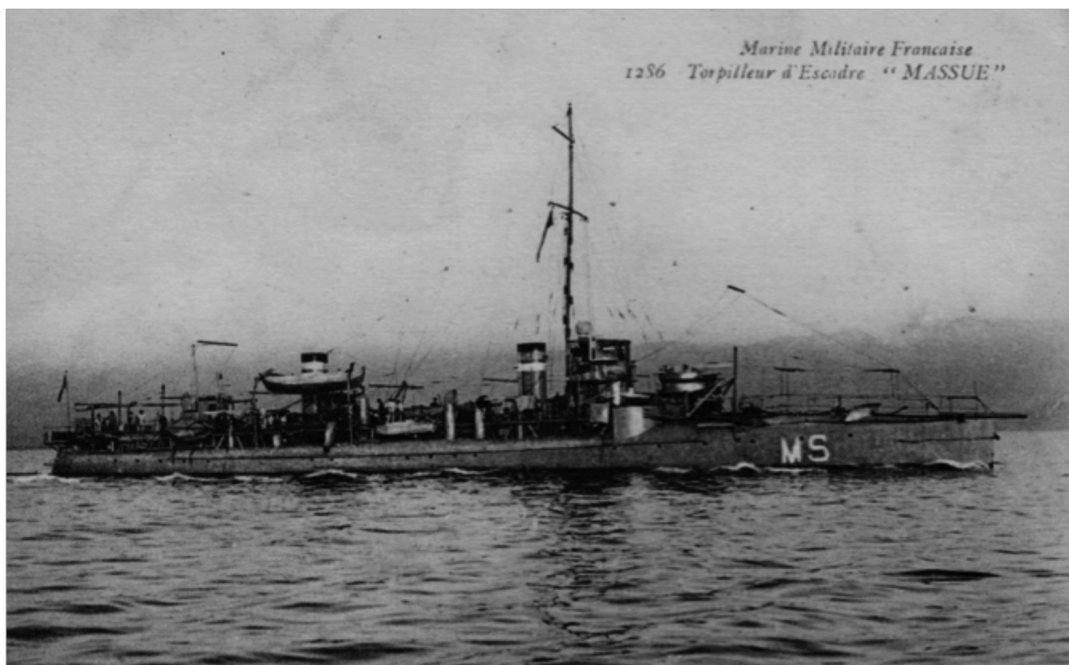
Enfin le commandant Chack se plaint aussi du système de vision : « Les périscopes ne valaient pas grand-chose. Leurs lentilles s'embaient sans cesse et l'on avait la sensation de regarder le paysage à travers une vitre dépolie, ce qui ne simplifiait guère les manœuvres d'attaque ou de dérobement. »

D'une façon générale les sous-marins français de la Grande Guerre ont eu des performances médiocres face à ce qu'obtenaient les allemands et les anglais... Le Grondin avait été rayé des cadres dès 1913.

Le 1er août 1908 notre lieutenant de vaisseau est envoyé en Indochine comme officier d'ordonnance du gouverneur général, Antony Klobukowski, spécialiste de l'Asie. Il en profita à nouveau pour compléter ses décorations avec le top de l'exotisme : le Kim Khan, une plaque de métal doré d'où pendent des passementeries de perles et de fils de soie colorés, une décoration de mandarin ! Plus banal, il reçut aussi la décoration du Mumiséraphon du Cambodge, la médaille de Norodom 1er et la décoration du Dragon d'Annam.

En 1911, il est fait chevalier de la Légion d'honneur et envoyé à l'école de tir en mer sur le croiseur cuirassé Pothuau. L'année suivante il est envoyé comme officier de tir sur le cuirassé Jauréguiberry et à l'entrée en guerre il est directeur de tir sur le cuirassé Courbet qui est confiné à la tâche très ennuyeuse de croisière le long de l'Adriatique pour empêcher les navires autrichiens de sortir de Pola et Cattaro. Les choses se corsèrent lorsqu'un sous-marin autrichien se mit en embuscade de nuit et réussit à torpiller à mort le Léon Gambetta laissant près de 500 marins noyés le 27 avril 1915. Ce jour-là le Courbet était en charbonnage à Malte... ça aurait pu être lui. La guerre en Méditerranée changeait alors de face et la chasse au sous-marin devenait essentielle. En juin 1915, Paul Chack prenait le commandement du contre-torpilleur Massue.

Rapidement Chack met son bateau à l'honneur en allant au secours d'un transport de troupe australienne embarquée à Alexandrie à destination de Moudros, port relais des forces destinées à la tête de pont de Gallipoli sur le front des Dardanelles. En cours de traversée, l'UB 24 (allemand) tire une torpille le 15



septembre 1915 qui ralentit la vitesse du Southland mais ne l'empêche pas d'atteindre péniblement Moudros. La Massue l'escorte et l'allège.

En 1916, outre son intervention pour l'évacuation des troupes serbes, il reçoit une lettre de félicitation le 16 juillet : « La rapidité avec laquelle tous les moyens ont été mis en action, le sang-froid et le calme montrés par l'équipage font honneur aux qualités de commandement du lieutenant de vaisseau Chack. La manœuvre instantanée, précise et hardie pour aborder le sous-marin dénote chez lui la décision rapide, le sang-froid et la hardiesse. » Cette lettre est complétée en décembre 1916 d'une citation à l'ordre de l'armée : « Lors de la rencontre de nuit avec un sous-marin, a mis son bâtiment en action dans des conditions témoignant d'une préparation parfaite. A manœuvré avec décision et sang-froid et a réussi à faire jeter plusieurs bombes sur l'endroit où le sous-marin disparaissait. »

Enfin en 1917 il se précipite au large de la Sardaigne sur le lieu du naufrage du Danton qui a été atteint par deux

torpilles envoyées par l'U 64 allemand. Le cuirassé a disparu en une demi-heure mais la Massue et le chalutier Louise Marguerite sont parvenus à sauver 806 personnes sur 946 membres d'équipage.

Tant de faits d'armes justifiaient une promotion et le 1er juillet 1917, il fut nommé capitaine de corvette...mais il se découvrit à cette date des troubles visuels (une asthénopie nerveuse accomodive) ; il ne pouvait plus naviguer. Après un congé de convalescence, la marine le nomme capitaine de frégate affecté au service historique.

Très vite l'amiral Castex, directeur du Collège des hautes études de la Défense nationale nota la qualité de sa plume et lui demanda d'écrire « La guerre des croiseurs » ; une vocation d'écrivain s'ouvrait qui allait remplir les bibliothèques des adolescents au même titre que les voyages d'Alain Gerbault dans son voilier. Rappelons que « On se bat sur la mer » a reçu la grande médaille d'or en 1926 et le prix de la Renaissance en 1927. Encore en 2002 ses livres étaient réédités.

C'est alors le temps des honneurs : officier de la Légion d'honneur en 1921, officier d'académie en 1923, officier du Mérite maritime en 1931, membre de l'académie de Marine en 1927, vice-président de l'association des Ecrivains combattants en 1931, vice-président de la société des Gens de lettres en 1932. Parallèlement, il se détache de la Royale : en 1925, il quitte le service d'active, puis le service historique en 1934 et placé dans la réserve avec le grade de capitaine de vaisseau ; en 1940 il est rayé de la réserve.



Paul Chack vers 1930

Il se tourne alors vers la politique, un champ nouveau qu'il n'avait pas vraiment exploré. En 1933 dans une manifestation au Trocadéro, il affirme son opposition à l'antisémitisme, en 1937, il adhère au PPF de Doriot et devient membre du bureau politique du parti, en 1940 il préside le Cercle aryen et intègre le Comité d'action antibolchévique. En parallèle, il écrit dans des journaux tels que *La Gerbe*, *Aujourd'hui*, *Les Temps présents*, parle à Radio Paris... il s'expose beaucoup, d'autant qu'il aime bien les formule brèves qui marquent : les volontaires américains de 1918 deviennent « les mauvais ouvriers de la onzième heure » et les pilotes anglais des « assassins volants ».

Mais avec l'occupation du pays, il se met de plus en plus en avant : en mars 1942, il inaugure la salle Wagram où est installée l'exposition internationale antibolchévique au cours de laquelle il exalte le rôle de la LVF, troupe française destinée à partir sur le front de l'est en uniforme de la Wehrmacht, le 25 février 1944, il répercute l'ordre de Darnand pour l'engagement dans la Milice des membres du comité antibolchévique, enfin le 7 mai 1944, il préside le centenaire d'Edouard Drumond, fondateur de la Ligue nationale antisémite de France, organisé par le Cercle aryen. Probablement poussé par les allemands et les ministres de la collaboration (Edouard Henriot au secrétariat d'Etat à l'information et à la propagande et Darnand au secrétariat général au maintien de l'ordre), il stigmatise « les lobbys juifs et franc maçons ». Bref plus le contexte devient hostile plus il affirme ses convictions ... mais, d'après les dossiers du procès, il se plaint que les allemands ne lui fassent pas confiance. Où est l'issue ?



Mars 1942 salle Wagram pour l'exposition antibolchévique, Chack debout, Deloncle assis.

Il est arrêté le 23 août 1944 et conduit à Drancy, puis à la Santé le 10 octobre 1944 et son procès s'ouvre le 18 décembre 1944 devant la Cour de justice de la Seine. Les choses vont vite : il n'y a que 6 témoins de la défense dont seulement 4 présents (des militaires qui l'ont connu et des personnes pour lesquelles il est intervenu auprès des allemands) et 3 témoins de l'accusation dont 2 présents (un journaliste à qui il aurait confié qu'il avait infiltré de faux ouvriers dans les usines de Toulon pour tester leurs réactions, un policier et, par écrit, des personnes à qui il aurait refusé son intervention).

Il est reconnu d'avoir entretenu des intelligences avec l'Allemagne, démoralisé le moral de l'armée et de la nation et agi au détriment de la France et de ses alliés. Il a présenté un recours en cassation le 6 janvier 1945, rejeté le 8. Il

a été exécuté le 9 au fort de Montrouge. Une affaire expédiée.

Pour terminer cette phase triste, je voudrais citer le rapport médical du 22 novembre 1944 demandé par le procureur de la République : « Très mauvais état de santé, troubles de sénilité très importants aggravés par le choc psychologique résultant de l'incarcération. Asthénie complète avec dépression, bronchite, hernie inguinale droite, hypertension artérielle, vertiges et étourdissements. »

Colette Chack a épousé Jean de Larrard en 1930 et ils ont eu Anne en 1934 et Louis en 1938. Elle a divorcé mais Jean est décédé d'un infarctus du myocarde en 1949 et elle récupéra alors ses enfants. J'ai connu Anne et Louis.

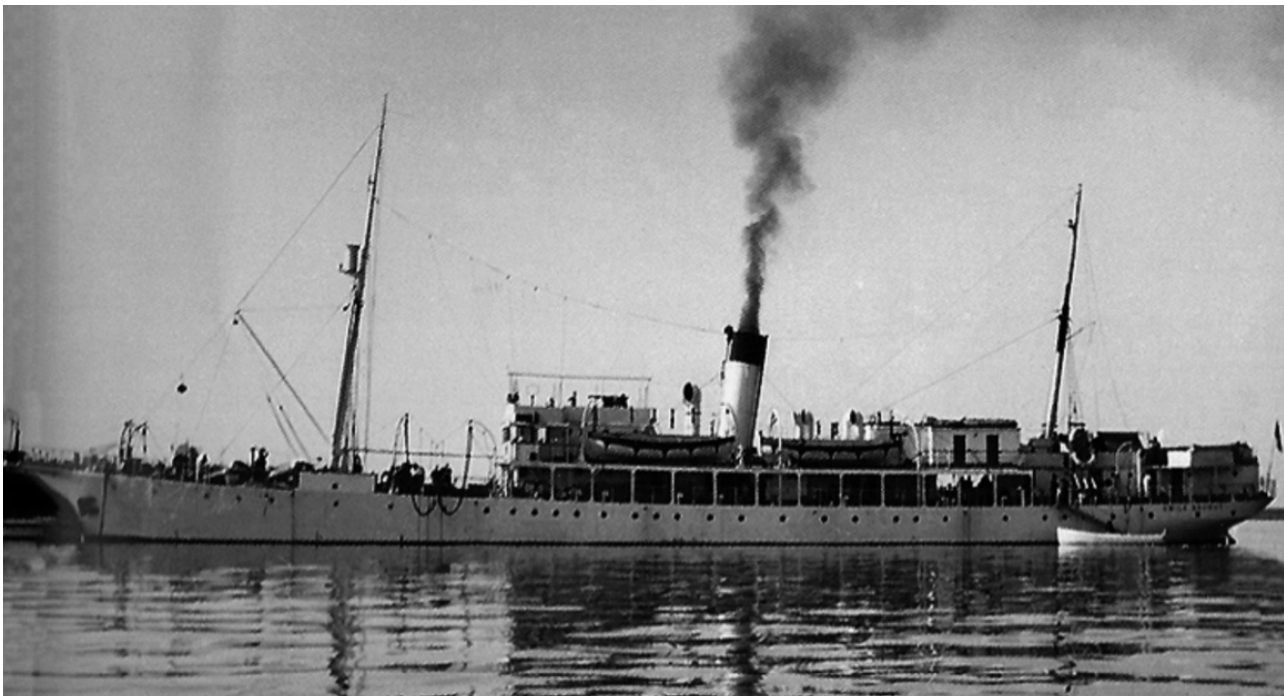
André du Breil de Pontbriand

La famille de Pontbriand est authentiquement bretonne puisqu'elle apparait dans les archives dès 1399. D'ailleurs André est né à Paris par hasard car ses parents habitaient Saint-Brieuc. Comme souvent en Bretagne, cette famille compte une dizaine d'enfants, ce qui incitait à placer rapidement les garçons. André a commencé à naviguer sur un vapeur entre Saint Brieuc et Saint Malo à l'âge de 18 ans, puis partit pour l'Amérique du sud et la côte d'Afrique occidentale sur un bateau des Chargeurs réunis. Mais pour avoir son diplôme de capitaine au long cours, il fallait passer par les fourches caudines de la Royale et il rentre donc à Brest où il passe son diplôme théorique le 6 avril 1907. Il retourne alors aux Chargeurs réunis comme lieutenant allant des côtes d'Afrique occidentale à l'Amérique du sud. Il obtient ainsi le 28 mai 1910, son diplôme de capitaine au long cours, avec inscription à Saint-Brieuc. Il repart alors comme lieutenant, cette fois-ci sur les Messageries maritimes, vers l'Indochine, la Chine, le Japon, Madagascar... Suite à ce dernier voyage il reçoit une lettre de félicitation pour avoir sauvé les passagers du Salazie qui a sombré lors d'un cyclone.

Mais la déclaration de guerre est annoncée et il s'engage pour la durée de la guerre. Il part comme lieutenant sur le vapeur Chili, paquebot sur lequel il avait déjà navigué et qui était réquisitionné comme transport de troupes. De retour de son voyage, le 22 janvier 1915, il intègre l'infanterie comme lieutenant au 27ème bataillon

de chasseurs mais il est blessé à la côte de Senvaux aux Eparges et fait prisonnier, déplacé dans plusieurs camps successifs : Ingolstadt où il est jugé le 7 octobre 1915 pour tentative d'évasion, puis Wulzburg en Bavière, Hoschberg puis Heidelberg avant l'hospitalisation en Suisse le 14 décembre 1917 à Interlaken puis à Genève pour rentrer en France le 11 mai 1918. C'est peut-être à cette date qu'André a rencontré un parent, François Paul Blanchard, capitaine d'infanterie prisonnier en Allemagne et lui-aussi renvoyé en France par la Suisse. André lui a expliqué qu'il avait absolument besoin d'épouser une femme riche, même si elle n'était pas belle. François Paul Blanchard, mari de Paule Couderc de Fonlongue, lui suggéra Valentine de Corail dont il fit sa femme ; le couple a toujours été uni, pour ce que je pouvais constater dans mon jeune âge. En attendant la fin de la guerre, André embarque comme enseigne de vaisseau auxiliaire à la timonerie du Bien Hoa, navire hôpital de la division navale de Salonique. En 1919 le Bien Hoa est à Odessa et André démobilisé.

Le 26 juillet 1920, il est engagé par les PTT pour devenir le second de l'Emile Boudot, navire câblé basé à La Seyne. Ce navire avait été construit en Angleterre en 1917 et conçu dès le départ comme un bateau câblé ; il avait 67,82m de long et 9,81m de large avec une puissance de 1 200 ch. L'essentiel du travail consistait à poser les câbles télégraphiques dans la mer et, surtout, de les réparer en mer lorsqu'ils étaient rompus. Voici la photo du câblé.



Le premier juin 1924, André est promu capitaine du navire mais en 1928 intervient un incident qui suscite sa prompte réaction militaire : la radio annonce l'avarie d'un nouveau sous-marin français en cours d'essai, le Morse. Il est en perdition dans le canal de Majorque. L'Emile Boudot se déroute aussitôt et arrive le premier sur place, précédant la marine espagnole, et remorquant le sous-marin à la Palma pour réparation. In fine cela lui valut la croix de la Légion d'honneur en 1937 et d'être nommé officier du Mérite maritime.

En 1929 il obtient un congé de 6 mois pour participer à l'installation d'une usine thermique à Cuba sur le procédé de Georges Claude. Mais l'incident majeur va intervenir en 1930. Un ingénieur des télécoms embarque sur l'Emile Boudot pour diriger la mission sur la ligne Brest-Dakar. L'ingénieur demande d'appareiller le soir par temps de brume. André considère cette sortie comme dangereuse et ne veut rien entendre ; il s'ensuit une violente altercation entre les deux hommes en

public sur la passerelle. L'administration interdit à l'avenir d'embarquer les deux hommes ensemble et déplace l'Emile Boudot de la Méditerranée au Havre. Il doit alors abandonner sa villa de Tamaris pour aller vivre au Havre où naissent André-Marie en 1933 et Marie-Josèphe en 1935.



André du Breil de Pontbriand en 1931

En 1938, sa santé se dégrade et comme sa retraite des PTT arrive à échéance en mai 1939 (55 ans), il obtient un congé sans solde qui lui laisse prendre le commandement du yacht de la veuve Coty (François Coty avait été

un parfumeur très en vogue dans l'entre-deux guerres) qui s'est mariée avec un roumain, Léon Cotnareanu. Mais en 1939, il n'y a plus de grandes croisières sur l'Alphée, lancé en 1936 aux chantiers de Kiel. En 1940 le bateau est réquisitionné et André le conduit à Casablanca où il sera sabordé en novembre 1942 lors de l'opération Torch (cf Les Larrard et la mer). A Casablanca, André est affecté au deuxième bureau, puis il devient commandant de pétrolier à La Navale des Pétroles. Mes parents m'ont raconté qu'il les avait invités en 1949 pour fêter

son départ à la retraite à bord de son dernier bateau, sur l'étang de Berre. Ma Kyky a été très impressionnée par la traversée en vedette et son ascension sur l'échelle de coupée.

André s'est alors installé chez son épouse, dans le sud-ouest et je me souviens que nous le retrouvions lors des vacances à Saint-Gaudens dans la jolie villa de la Roseraie, face à la Garonne et au pic du Cagire, alors que je me balançais sur les rocks in chair de la véranda. André est décédé le 18 juillet 1976.

Georges de Chilly

Le nom de la famille vient du village homonyme à quelques kilomètres au nord de Roye (Somme). Les historiens de Noyon, où se trouvait le siège diocésain avec un évêque, comte de la ville et pair du royaume, fixent 1538 comme date d'installation de la famille dans cette ville. Ils y fournirent nombre de prêtres, chanoines et gens de basoche (notaires, greffiers...). A la fin du XVIIIème une branche s'établit dans l'est et c'est au Chesnes (Ardenne) que naquit Louis Auguste qui s'engagea dans l'infanterie en 1855 ; parvenu au grade de capitaine en 1870, il démissionna en 1871 pour s'installer à Soisson comme libraire mais il fit faillite et alla à Paris où son épouse, Marie Augustine Matthews, anglaise professeur de piano, accoucha de Georges en 1888. Sa mère lui fut d'un grand secours car elle en fit un fin angliciste, et l'envoya à l'étranger pour découvrir l'Allemagne et l'Italie, et en parler les langues. Ces talents lui permirent d'entrer à l'agence du CNEP de la place de l'Opéra, dédiée aux clients étrangers. Il est alors remarqué par un auvergnat, nommé Petit, qui a un casino à Genève où il l'envoie comme secrétaire. A la déclaration de guerre, il est secrétaire général de la société immobilière Kursaal à Genève.

L'armée française renonça vite à l'utiliser au front (il était très myope) et préféra le maintenir sur place pour faire du renseignement dans une ville qui devint rapidement un « nid d'espions ». A son retour en France, il revint avec une femme allemande qu'il avait

épousée, Hanna Wittig née à Essen le 9 mars 1893. Le mariage est certain mais l'histoire qu'il invoquât l'est moins : une tentative d'attentat à l'explosion d'une usine chimique située près de la frontière suisse pour laquelle Hanna aurait joué un rôle majeur à cause de sa nationalité qui lui permettait de franchir sans problème la frontière, mais rôle dangereux quand le sabotage aurait été découvert et que les suisses auraient renvoyé les membres de la conspiration dans leur pays d'origine... cela était supposé expliquer à madame de Chilly mère le mariage de son fils avec cette allemande ! Il faut dire qu'Hanna est une très bonne comédienne qui occupa de grands rôles du cinéma muet français de 1919 à 1928...date à laquelle elle se suicida suite à une déception amoureuse (cf Histoire de femmes).

Georges commença par travailler dans un cabinet de courtage d'assurance parisien puis créa son propre cabinet en cherchant les clients internationaux qui étaient sensibles à sa maîtrise des langues. Parmi ses clients, le nom de la société autrichienne de transport Schenker se détache car Georges de Chilly s'entendait très bien avec le fondateur qui le nomma administrateur de la filiale française en 1932, puis administrateur délégué en 1938. Vers la même époque, il épousa une jeune femme de l'ambassade américaine, Elisabeth Monford, par ailleurs responsable de la section française des Filles de la révolution américaine. Elle lui ouvrit la voie dans la communauté américaine de Paris.

La seconde guerre mondiale surprit donc un cabinet florissant mais sensible aux événements internationaux qui s'annonçaient : l'ambassade US et la chambre de commerce franco-américaine durent fermer et Schenker France, après avoir été mis sous séquestre, passa sous contrôle allemand mais le personnel obtint fin 1940 que Georges de Chilly devienne président de la société avec un directeur général allemand. Il n'exerçait qu'une fonction juridique dont il s'acquittait avec sérieux mais son directeur général avait transformé la filiale en entreprise de renseignement et d'exportation vers l'Allemagne de minerai d'alumine provençal. Il n'était mêlé en aucune façon à l'activité de renseignement mais il était informé des exportations d'alumine et aluminium vers l'Allemagne.

A la Libération, l'ambassade et la chambre de commerce américaine se déclarèrent très satisfaites du rôle que Georges de Chilly avait joué dans la préservation de leurs intérêts pendant l'occupation allemande mais les autorités françaises étaient plus réservées sur son rôle dans les activités de Schenker, essentiellement ses exportations de métaux stratégiques.

Suite à un différend avec Marius Paulin qui avait embauché Bon Papa dans la centrale d'achat des grands magasins de province, GAGMI, André de Larrard entra en 1947, sur les conseils d'oncle Jacques de Fonlongue, comme associé au cabinet Georges de Chilly, la dot de Ma Kyky ayant servi à payer sa part. Très vite les deux fonctionnèrent bien. Cependant la Cour de Justice de la République pour

le département de la Seine gardait le dossier Schenker dans sa ligne de mire et Georges de Chilly fut condamné le 13 octobre 1949 à 5 ans de prison, 120 000 Francs d'amende et à la déchéance de ses droits civiques.

Cette sanction surprit et fut ressentie comme injuste. Bon Papa organisa alors la défense de la société et de son président-fondateur : le cabinet Georges de Chilly devint l'OAI (Office d'Assurances Internationales), Jacques de Fonlongue, le président et Bon Papa le directeur général. Celui-ci actionna son réseau occitan, notamment par Jean Ricalens, qui était alors au service des grâces du ministère de la Justice. Le 17 mai 1950, Georges de Chilly fut gracié, donc libéré, et sa perte de droits civiques réduite à 10 ans. Dégouté de ce qu'il considérait comme une injustice, et en deuil de sa femme, Elisabeth décédée en 1949, il décida de s'exiler quelque temps aux Etats-Unis où il vécut à San Diego avec une cousine d'Elisabeth. Rien ne changea donc à l'OAI qui se développa très rapidement car les étrangers qui avaient gardé un souvenir ému du Paris d'avant-guerre ne rêvaient que d'y retourner : des américains (la Princesse de Bitetto, la Duchesse de Talleyrand, née Gould), des familles juives du Moyen-Orient (Aghion d'Alexandrie, Jacques Lenoir né Bensoussan de Roumanie...). Pour eux Bon Papa monta avec l'Automobile Club de l'Ile de France, une caution douanière qui leur permettait de venir en France avec leur voiture en franchise de droit de douane (les plaques d'immatriculation rouges TT, de transit temporaire). Mais en

parallèle, il s'intéressait aux systèmes de retraite et prévoyance qui apparaissaient dans les grandes sociétés industrielles et commerciales. Son mentor fut sur ce point Regazzacci de l'Urbaine.



*Georges de Chilly
Portrait réalisé en 1958 à Paris
par Albert Colfs*

Georges de Chilly est revenu en France fin 1954. Il est photographié ci-dessous sur le chemin du retour avec à l'extrême gauche la cousine d'Elisabeth Monford qu'il a épousée, et au milieu, Joan Bedell de Duke University. Ce troisième mariage n'a pas été heureux car sa dernière épouse divorça et repartit aux Etats-Unis. C'est probablement elle qui organisa le retour par petites étapes jusqu'à l'Atlantique. Nous savons qu'ils firent notamment escale en Arizona et en Caroline du nord.



Il retrouva alors son appartement-bureau du 155 boulevard Hausmann, devenu l'OAI. C'est là qu'il est décédé en juillet 1962. Nous, les enfants, l'avions découvert dans ses dernières années comme un grand-père qui nous accompagnait en vacances sur la côte d'azur à Juan les Pins et, à la fin, à Vence. Il nous avait demandé de l'appeler le «boss», c'est ainsi qu'il reste dans nos souvenirs.

Jean-Marie Chaigneau

Le lien de Chaigneau avec la famille passe par sa première épouse, Marie Françoise Giron qui était la fille de Célinia Desclos et donc descendante d'un des banquiers de notre ascendance: Laurent Fourcade de Pau. Chaigneau est resté en contact régulier avec les Boutié, eux aussi descendants de Fourcade et, comme nous le verrons ultérieurement, avec Bon Papa et Ma Kyky.

Jean-Marie est né le 24 juin 1895 à Saint-Vivien en Gironde d'un maître d'hôtel. Ses études furent courtes, une école de commerce et un bachot en droit. Mais il est mobilisé dès le 14 décembre 1914 au 63ème régiment d'infanterie puis au 114ème et fait montre rapidement d'un grand courage et d'une capacité au commandement. Il monte vite en grade : caporal le 1er janvier 16, sergent en avril, cité à l'ordre de la division en juin, envoyé en septembre à Saint Cyr comme élève aspirant, nommé en février 17 aspirant chef de section, cité à l'ordre de l'armée en juin 18 avec médaille militaire sur le champ de bataille de Mery-sur-Oise, il se couvrira encore de gloire en octobre sur le canal de la Somme. A titre d'exemple, voici sa citation d'octobre 18 : « Officier aussi intrépide que dévoué, son commandant venant d'être tué, a entraîné sa compagnie à l'attaque malgré un barrage violent ; un instant arrêté par des mitrailleuses ennemies, a réussi à s'emparer de ces dernières et a résolument porté sa troupe sur une position dominante. Initiative heureuse et hardie qui a permis le mouvement en avant de tout le bataillon. » Avec de

telles citations, dès sa démobilisation en 1919 comme sous-lieutenant chef de section, il est immédiatement embauché comme attaché au cabinet du préfet de la Gironde, puis en 1922 chef de cabinet du préfet des Hautes-Alpes puis de la Vienne. Repéré par Paul Bernier, député radical-socialiste d'Indre-et-Loire, il est nommé sous-préfet de Loches, ce qui lui donne de la visibilité. En 1926 il est appelé comme chef du secrétariat du ministre des finances, Raoul Péret, député radical-socialiste de la Vienne, mais au bout de 3 mois, la crise financière provoque sa chute et Chaigneau se trouve dans le poste de chef adjoint du cabinet du président de la chambre des députés, Edouard Herriot. Période relativement calme pour lui, ce qui lui permet de passer sa licence en droit et d'être décoré de la Légion d'honneur à titre militaire comme lieutenant de réserve. Dès ce moment il a tissé sa toile parmi les députés radicaux et trouve toujours un nouveau poste quand les accidents parlementaires l'obligent à bouger, comme par exemple en mars 1930 quand il est nommé chef adjoint du cabinet du ministre de la justice, Raoul Perret, déjà cité, qui tombe dès le 17 novembre de la même année à cause de l'affaire Oustric. Il se recase alors comme chef de cabinet du ministre des pensions, Maurice Dormann, député radical de la Seine, qui ne tient pas un mois. Heureusement que Paul Bernier (déjà cité) est nommé sous-secrétaire d'Etat à l'air et appelle Chaigneau comme chef de cabinet le 3 juin 1932 !

Le 8 août 1933, il est nommé sous-préfet de Saumur, mais l'inévitable Bernier devenu ministre des PTT,

l'appelle le 30 janvier 1934 pour diriger son cabinet mais le ministre ne dure qu'une semaine ! Il faut attendre le 25 octobre pour l'installer dans le poste de secrétaire général de la préfecture du Bas-Rhin. C'est à nouveau une période de calme avec les palmes académiques en 1936, la croix de Polonia Restituta en 1937, la croix d'officier du Mérite agricole la même année et la croix d'officier de la Légion d'honneur en 1938. Enfin le 18 juillet 1939, il obtient sa première préfecture, celle des Basses Alpes, grâce à l'intervention de Maurice Petsche, député radical du département. Dès le 1 mars 1940, il est envoyé à Albi comme préfet du Tarn où il laisse un souvenir amer : déplacement de quelques instituteurs, suspension d'un fonctionnaire du service vicinal, mise à la retraite d'un ingénieur du même service, convocation de Garaudy, agrégé de philosophie au lycée d'Albi avec arrestation le lendemain... Mais dans le même temps les filles Craman vont en vélo visiter le préfet, ce qui lui a probablement fait plaisir mais a aussi confirmé la qualité des jarrets de ces demoiselles ! Elles n'ont pas pu recommencer car le préfet est muté à Tours le 2 novembre de la même année.

Le préfet d'Indre-et-Loire se pose en défenseur de la révolution nationale en publiant une brochure « Une année sous le signe du maréchal ». Plus grave il fait la chasse aux communistes parmi les cheminots de Saint-Pierre-des-Corps. Mais notre préfet a des côtés sympathiques lorsqu'il envoie une voiture à la ligne de démarcation pour aller chercher son ami Paul Bernier, et lorsqu'il intercepte un convoi de 60 juifs à Tours et les envoie libres dans le train

de Paris. Les allemands sont furieux et Darlan s'apprête à le révoquer quand il prend connaissance de ses états de service militaires. Il décide alors de l'envoyer à Melun le 14 novembre 1941.

Le préfet de Seine-et-Marne a laissé un bon souvenir dans le département car il a affirmé son indépendance d'esprit :

- Il a quitté la salle de conférence ostensiblement quand Georges Claude (le PDG de l'Air Liquide, très à droite) se met à déblatérer sur la France d'avant 40.
- Il s'oppose aux empiètements des équipes du maréchal, pilotées par Brinon, et les évince des locaux administratifs.
- Il interdit tout acte de collaboration aux maires.

Seul bémol, il a suspendu un chef de division de la préfecture qui tenait des propos désobligeants pour le maréchal et avait retiré son portrait de son service. Point trop n'en faut !

Le 28 avril 1943, il est nommé à Nice en dépit de l'absence d'assentiment du maréchal car le département a un grave problème d'approvisionnement, reconnu même par les vichystes. Ses talents d'organisateur et d'animateur lui apportent un succès reconnu. Son aura s'accroît encore le 8 septembre 1943 (date de déclaration de guerre à l'Allemagne par le maréchal italien Badoglio) lorsqu'il décide de réoccuper Menton avec deux groupes de gendarmes mobiles. Les italiens s'en vont d'eux-mêmes et Chaigneau obtient des allemands de le laisser passer. Coup de bluff temporaire car quand les allemands replacèrent Mussolini à la

tête de l'Italie du nord, le préfet reçut le retour du bâton. Comme à Melun, il maintint sa position résistante d'autant qu'il aurait alors adhéré au NAP (noyautage de l'administration publique):

- Le 28 novembre 1943, Henriot et Darnand organisèrent à Nice une journée de la Milice, mais Chaigneau refusa d'aller les accueillir, si bien qu'Henriot le traita de « fonctionnaire salaud et traître d'Alger » et Darnand demanda sa révocation.
- Il retarda au maximum l'effort de fortification de la Baie des Anges en refusant les réquisitions.
- Il profita de ses relations avec la résistance pour prévenir les arrestations prochaines. Madame d'Astier de La Vigerie, Madame Bernheim de Villiers et ses fils, l'avocat américain Anthony Manley, Robert de Ferrer et bien d'autres en bénéficièrent.

Enfin et surtout il fit la déclaration officielle suivante : « Je n'admettrai désormais aucun acte arbitraire à l'égard des juifs se trouvant même dans une situation irrégulière ou illégale. Je ne veux pas laisser aux italiens le noble privilège d'être les seuls défenseurs de la tradition de tolérance et d'humanité qui est pourtant celle de la France. »

Le 14 mai le préfet Chaigneau est arrêté à Cannes par le chef local de la gestapo et deux officiers SS. Il fait partie des 15 préfets arrêtés à la même époque par les allemands. Il est d'abord enfermé à Marseille, où il a été maltraité, puis dirigé sur le camp de Compiègne d'où il part pour Eisenberg où il fait connaissance de Jean Miquel, emmené comme otage de Toulouse. Les

conditions d'enfermement sont très dures et Chaigneau perd 21kg. Pendant la nuit du 7 mai 1945 les soldats SS ont fui et au matin les prisonniers se retrouvent libres ; ils sont rapatriés le 11 mai. Sa femme était morte pendant son emprisonnement, il se retrouve seul et va se refaire une santé auprès de sa mère à Saint-Jean d'Angély. Il est alors placé en position d'expectation et l'administration recueille les avis des comités de libération des postes qu'il a occupés : Tarn négatif, Indre-et-Loire négatif, Seine-et-Marne positif, Alpes Maritimes réservé. Mais des chefs de l'organisation de la résistance lui sont favorables, y compris l'avocat Paul Augier qui confirme sa collaboration au NAP et puis il y a les lettres de tous ceux qui ont évité leur arrestation grâce à lui. Le 1er juillet 1946, il est mis à la retraite et va vivre dans un immeuble peu engageant de la rue du Débarcadère à Paris. Mais un juif qu'il avait aidé à Nice, monsieur Bouchara, lui propose la présidence de la Banque de la Cité. De plus il épouse Euphrasie Rocoul, veuve opérant dans la mode, et ils s'installent dans un appartement d'un bel immeuble au 19, avenue Hoche à Paris où il décèdera le 18 mars 1955. Mes parents l'ont connu et en parlait comme d'un homme cordial et grand amateur de champagne.



En 1945, retour d'Allemagne

EN GUISE DE CONCLUSION

Quatre hommes, quatre histoires différentes. Un seul a eu une vie aventureuse mais épargnée de l'influence de la politique : André du Breil de Pontbriand est toujours resté sur sa ligne de capitaine au long cours et n'a été embarrassé par rien d'autre chose que sa vie de marin. Une carrière modeste et prudente en dépit d'un caractère entier qui pouvait parfois exploser. On pourrait en dire autant de Georges de Chilly à la différence près que son caractère était très urbain et modéré. Quand on parle de contexte dangereux du XXème siècle, il est le prototype de la victime qui n'a rien vu venir.

Les deux autres ont joué avec le feu de la politique dans une période délicate. Le préfet Chaigneau avait très tôt choisi cette voie, certes dangereuse, mais son expérience lui avait permis de minimiser les dangers grâce à son talent à tisser des relations utiles dans les mondes les plus divers (celui des députés radicaux comme celui des familles juives pourchassées). Sa vie n'a pas été celle d'un fleuve calme mais il savait se rattraper.

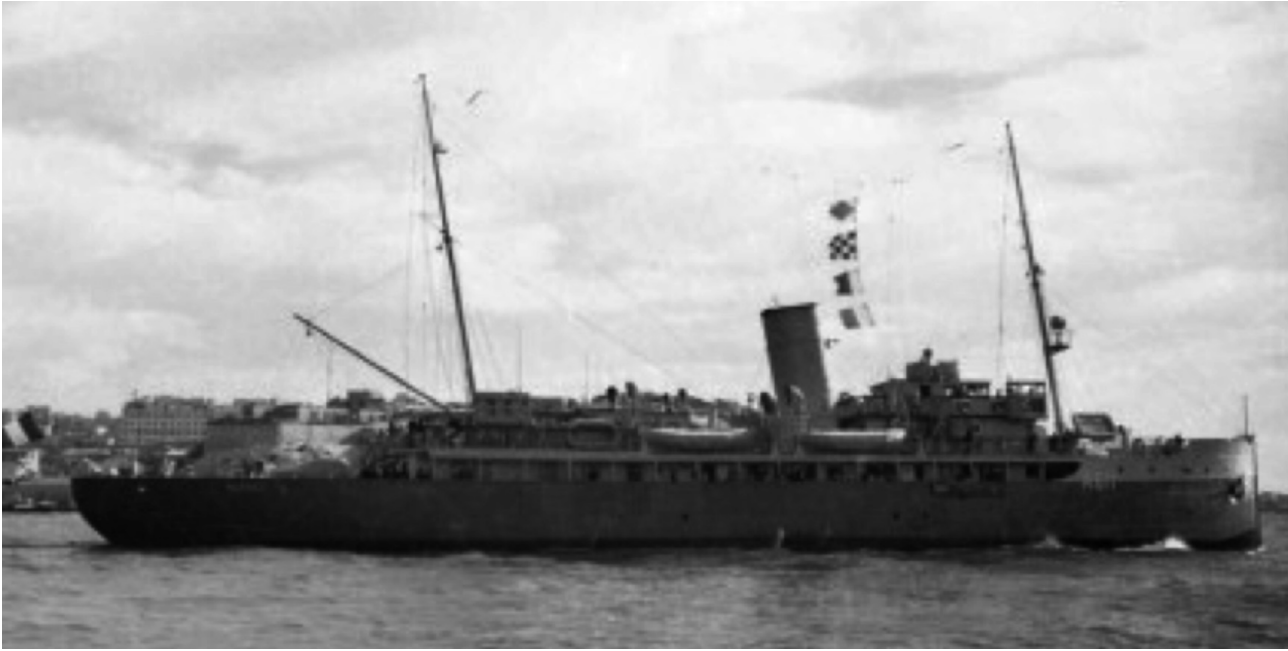
Celle de Paul Chack est différente car il était parti sur la ligne relativement sûre de la Royale, son

affectation aux archives de la marine n'était que la prolongation de celle-ci. Son évolution tout-à-fait réussie dans la littérature restait dans la même ligne. Le problème est né avec son exposition aux marges de la politique et comme il avait un verbe percutant et agréable, il devint une forme de vedette. Les changements brutaux de la conjoncture militaire et politique de l'époque le transformèrent tout à coup en victime.

Mais toute histoire est liée à ses sources et il est évident que, hors des références ordinaires, je me suis beaucoup reposé sur les dossiers de procès devant la cour de Justice de la République du département de la Seine pour Paul Chack et pour George de Chilly, ainsi que ceux des Archives Nationales de Jean-Marie Chaigneau pour la préfectorale et d'André du Breil de Pontbriand pour les PTT. C'est avec la chair que j'y ai trouvée que j'ai pu mesurer le désarroi que doit ressentir un accusé alors qu'il n'a pas le sentiment d'avoir fait quelque chose de répréhensible et que, pire que tout, il garde jusqu'au bout l'idée qu'il est victime d'une punition pour l'exemple. L'âge aidant, je crains que Paul Chack soit mort avec ce sentiment, tout comme Jean Louis de Peyronnet, atteint de la cataracte, guillotiné à Bordeaux le 21 juin 1794.

Mais je ne veux pas terminer sur un ton aussi grave, une note d'espoir s'impose pour mes lecteurs. Ils se souviennent qu'André du Breil de Pombriant avait conduit l'Alphée à Casablanca en 1940 mais qu'il avait été sabordé en novembre 1942. Bonne

nouvelle, il a été renfloué pour lui donner une seconde vie qui dura jusqu'à 1961, comme navire de transport puis base des commandos de marine de Saint-Mandrier (nageurs de combat) : même dans la Royale, il y a des histoires de renaissance !



Cliché de l'Alphée pris entre 1944 et 1950

